



HAL
open science

Du Magasin d'éducation et de récréation à La Science illustrée. Quelles stratégies éditoriales pour la fiction scientifique dans la presse de vulgarisation ? (1864-1905)

Axel Hohnsbein

► To cite this version:

Axel Hohnsbein. Du Magasin d'éducation et de récréation à La Science illustrée. Quelles stratégies éditoriales pour la fiction scientifique dans la presse de vulgarisation ? (1864-1905). COnTEXTES. Revue de sociologie de la littérature , 2018, L'anticipation dans les discours médiatiques et sociaux, sous la direction de Matthieu Letourneux et Valérie Stiénon (21), 10.4000/contextes.6669 . hal-02146113

HAL Id: hal-02146113

<https://hal.science/hal-02146113v1>

Submitted on 19 Jun 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Du *Magasin d'éducation et de récréation* à *La Science illustrée* : quelles stratégies éditoriales pour la fiction scientifique dans la presse de vulgarisation ? (1864-1905)

AXEL HOHNSBEIN

Article consultable dans la revue en ligne CONTEXTES : Axel Hohnsbein, « Du *Magasin d'éducation et de récréation* à *La Science illustrée* », CONTEXTES [En ligne], 21 | 2018, mis en ligne le 30 octobre 2018. URL : <http://journals.openedition.org/contextes/6669> ; DOI : 10.4000/contextes.6669

« [C]e qui donne véritablement naissance à la science-fiction, c'est le développement scientifique¹ » : si tous les chercheurs s'accordent sur cette idée, situer les origines exactes de la science-fiction pose un problème plus épineux. Françoise Sylvos précise que les approches varient sur ce point, certains privilégiant l'élément « fiction » et n'hésitant pas à remonter jusqu'à Lucien, d'autres voyant en la science-fiction « un genre calqué sur les *sciences* et capable d'anticiper rationnellement sur le devenir de leurs applications² ». Ces diverses approches prennent peu en compte le contexte initial de publication de ces fictions, qui trouvent souvent leur origine dans la presse de vulgarisation. C'est elle qui a publié quelques-uns des grands succès de ces genres en construction : Jules Verne, Louis Bousсенard, Alphonse Brown, Albert Robida, Didier de Chousy, etc.

Si l'origine éditoriale de ces textes est connue, les enjeux qu'ils recouvrent pour les périodiques qui les publient sont encore peu explorés, et pour cause : la quasi-totalité des récits publiés au sein de la presse de vulgarisation associe science et fiction, mais cela n'aboutit pas forcément à de la science-fiction et nombre d'entre eux ne cherchent pas à anticiper le progrès à venir ; leur valeur vulgarisatrice n'est pas toujours évidente non plus. Notre intention n'est donc pas ici d'apporter un prolongement définitionnel de la science-fiction et/ou du roman d'anticipation. Nous souhaiterions plutôt interroger la presse de vulgarisation sous l'angle plus large de la fiction et des enjeux qu'elle recouvre pour ces périodiques : comment science et fiction cohabitent-elles au sein de la presse de vulgarisation ? Quels sont les supports périodiques privilégiés et comment se déploient les stratégies éditoriales des rédacteurs en chef et des maisons d'édition auxquelles appartiennent ces périodiques ?

On sait que Jules Verne sera édité presque toute sa vie au sein du *Magasin d'éducation et de récréation*, périodique de vulgarisation destiné à un jeune lectorat. On sait aussi que la parution en 1863 de *Cinq semaines en ballon* est le plus souvent considérée comme l'acte de naissance de la science-fiction³. Le livre est édité en 1863, moment où le Second Empire, oppressif pour la presse politique, encourage sans réserve les travaux de modernisation ainsi que les cours, conférences et expositions scientifiques⁴. La presse de vulgarisation, qui depuis le succès du *Magasin pittoresque* en 1833 demeurait généraliste et proposait aussi bien des

¹ Gilbert Millet et Denis Labbé, *La Science-Fiction*, Paris, Belin, 2001, p. 80.

² Françoise Sylvos, « L'émergence de la Science-Fiction durant la première moitié du XIX^e siècle », in Jean-Marie Seillan dir., *Les Genres littéraires émergents*, Paris, L'Harmattan, 2005, p. 187.

³ Voir Gilbert Millet et Denis Labbé, *op. cit.*, p. 72-80.

⁴ Voir Christophe Charle, *Le Siècle de la presse*, Paris, Seuil, 2004, p. 91-110 ; Bruno Béguet dir., *La Science pour tous*, Paris, CNAM, 1990 ; Daniel Raichvarg et Jean Jacques, *Savants et ignorants*, Paris, Seuil, « Points », 1991, p. 69-106 ; Dominique Barjot, « La vie scientifique et culturelle (1851-1914) », in D. Barjot, J.-P. Chaline et A. Encrevé dir., *La France au XIX^e siècle*, Paris, PUF, p. 587-628 ; Pascal Ory, *Les Expositions universelles de Paris*, Paris, Ramsay, 1989 ; Robert Fox, « Les conférences mondaines sous le Second Empire », *Romantisme*, n°65, 1989, p. 49-57.

variétés littéraires, géographiques, historiques ou encore scientifiques, a elle-même tiré parti du climat politique en inaugurant dès 1852 une branche traitant exclusivement de la science et de ses progrès, qui compte une grosse dizaine de titres actifs sous le Second Empire⁵. Lorsque paraît *Cinq semaines en ballon*, les Français vivent donc depuis dix ans un quotidien où la science est omniprésente dans les journaux comme dans la rue – *via* les affiches, les étals des commerçants, les expositions diverses ou la physique amusante des forains.

La première question à poser dans un tel contexte n'est pas tant celle du poids – incontestable – de Jules Verne dans le paysage médiatique, que celle de sa concurrence et de l'espace médiatique qu'elle occupe : n'ayant jamais directement travaillé pour des titres spécialisés dans la science, Verne est demeuré fidèle aux magasins généralistes et il y a fort à parier que la linéarité de son parcours a contribué à renforcer sa légende. Après avoir débuté en 1851 au sein du *Musée des familles* de Pitre-Chevalier et du *Journal des débats*, il a poursuivi sa carrière au sein du *Magasin d'éducation et de récréation* de Pierre-Jules Hetzel, avec qui il forme à compter de 1863 l'un des couples littéraires les plus emblématiques du XIX^e siècle⁶. Le seul parcours de Jules Verne pourrait inviter à penser qu'il règne une belle entente entre vulgarisation et fiction à cette période, ce qui n'est pas toujours le cas. Si l'on en retire Verne, le paysage médiatique est particulièrement tourmenté : les supports se mélangent (quotidiens, magasins généralistes, presse spécialisée dans la vulgarisation scientifique, ouvrages de librairie), le statut des auteurs se brouille (vulgarisateur, auteur de fiction, mélange des deux) et leurs parcours demeurent souvent obscurs, tandis que les éléments fictionnels affleurent dans nombre de textes à valeur plus ou moins vulgarisatrice. Cette production disparate s'organise davantage après 1870, l'émergence de la Librairie illustrée, que Tallandier rachètera à la fin du siècle, offrant un exemple de modèle concurrent, certes compliqué mais dont les stratégies éditoriales demeurent identifiables : nous verrons effectivement que, en employant tour à tour le livre et le périodique, la Librairie illustrée cherche à affaiblir Hetzel pour mieux s'emparer de son lectorat.

À ce moment, la fiction en tant que telle se repère facilement au sein de ce corpus. Reste à savoir comment la qualifier : isoler l'anticipation en tant que genre au sein de la presse de vulgarisation est impossible car elle se confond avec une fiction d'aventure qui, elle, se déploie dans une infinité de nuances. Dès lors, seule la notion de science unifie ces récits : le fort succès d'Elisée Reclus fait que, au cours des années 1870, la géographie elle-même est considérée comme une science au même titre que la physique ou les mathématiques, la presse de vulgarisation spécialisée dans les sciences accordant par exemple une place importante aux comptes rendus d'expéditions lointaines. Dès lors, la concomitance du succès populaire de la géographie et du récit d'aventure favorise la confusion et achève de donner au récit d'aventure sa coloration scientifique. Les auteurs de fiction partent souvent de cette formule mais n'hésitent pas à la faire varier pour en tirer des effets fantastiques, merveilleux, pédagogiques, comiques, etc. Plus rarement, ils proposent des fictions moins axées sur l'aventure et tirant davantage parti du laboratoire du savant. Pour cette raison, nous désignerons cet ensemble de textes sous le nom de fiction scientifique. Nous commencerons par étudier en contexte la façon dont le règne de Verne et Hetzel s'est établi sous le Second Empire avant de nous concentrer plus spécifiquement sur les méthodes employées par la Librairie illustrée afin de concurrencer Hetzel après 1870.

⁵ Voir Marie-Laure Aurenche, « La presse de vulgarisation ou la médiation des savoirs », in D. Kalifa, P. Régner, M.-É. Thérenty et A. Vaillant dir., *La Civilisation du journal*, Paris, Nouveau monde, 2011, p. 383-416 ; Claire Barel-Moisin, « Écrire pour instruire », *ibid.*, p. 745-772 ; Florence Colin, « Les revues de vulgarisation scientifique », in B. Béguet dir., *op. cit.*, p. 71-95 ; Axel Hohnsbein, *La Science en mouvement. La presse de vulgarisation scientifique au prisme des dispositifs optiques (1851-1903)*, thèse de doctorat, université Lumière Lyon 2, 2016, p. 34-79.

⁶ Dont témoigne l'attention portée à la correspondance qu'ont entretenue les deux hommes : voir Olivier Dumas, Piero Gondolo della Riva et Volker Dehs dir., *Correspondance inédite de Jules Verne et de Pierre-Jules Hetzel (1863-1886)*, Genève, Slatkine, 1999-2002.

La fiction scientifique sous le Second Empire ou le règne sans partage de Verne et Hetzel

Quel espace médiatique pour la fiction scientifique ?

Commençons par un paradoxe : la presse de vulgarisation spécialisée dans les sciences ignore souvent la fiction scientifique tout le long du XIX^e siècle. Sur la quarantaine de titres de presse concernés, seule *La Science illustrée* en publiera plusieurs années durant. Autrement dit, ceux que l'on imaginerait volontiers être les plus qualifiés pour produire les premières fictions d'anticipation se risquent peu dans ce domaine.

Un tel paradoxe s'explique par le statut fragile de ces vulgarisateurs sous le Second Empire : s'ils sont encouragés par le gouvernement de Napoléon III, ils n'en font pas moins l'objet de méfiance de la part des savants officiels. Rares sont encore les Babinet et les Arago, ces savants favorables au partage des savoirs. Arago lui-même, après avoir usé de son pouvoir de secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences pour favoriser l'accès d'un public élargi à ce lieu élitiste, proposera de publier dès 1835 les *Comptes rendus des séances hebdomadaires* afin de juguler les errements des journalistes⁷. La situation n'a guère évolué sous le Second Empire : les tenants des feuilletons scientifiques que publient les grands quotidiens, au premier rang desquels figure *La Presse* de Girardin, ont tous un problème de légitimité vis-à-vis des institutions. Victor Meunier, disciple autoproclamé de Geoffroy Saint-Hilaire, se plaindra toute sa vie d'avoir été empêché de mener une carrière savante ; l'abbé Moigno, mathématicien de première force, souffrira longtemps des brimades de sa hiérarchie ecclésiastique ; Louis Figuier renoncera à sa carrière savante après sa défaite dans la querelle qui l'opposera à Claude Bernard sur le rôle glycogénique du foie ; Camille Flammarion abandonnera de même sa carrière d'astronome après avoir été confronté trop directement au tyran Le Verrier⁸. D'autres n'ont aucune formation scientifique officielle et viennent plutôt du monde des lettres : c'est le cas par exemple de Samuel-Henri Berthoud, de Henri Lecouturier, futur fondateur de *La Science pour tous* et du *Musée des sciences* en 1855 et 1856, ainsi que d'Odysse-Barot, qui dirigera en 1863 la *Revue des cours scientifiques de la France et de l'étranger* et la *Revue des cours littéraires de la France et de l'étranger*, revues jumelles fondées par l'éditeur Germer Baillière. Certains de ces noms, Figuier et Flammarion notamment, finiront par employer les artifices du théâtre et de la fiction pour vulgariser la science, mais ce ne sera pas avant que la profession de vulgarisateur soit reconnue. Sous le Second Empire, le terme de « vulgarisation » peut encore avoir une connotation dépréciatrice et l'idée même de vulgarisation scientifique peut renvoyer à l'idée de « trafiquants de science », selon l'expression d'Auguste Comte⁹. Afin de modifier cette représentation, les journalistes scientifiques fonderont le Cercle de la presse scientifique en 1857, faisant alors de Louis Figuier la figure de proue de la vulgarisation scientifique. Dans un tel contexte, les

⁷ Voir Bernadette Bensaude-Vincent, *La Science contre l'opinion*, Paris, Les Empêcheurs de penser en rond, 2003, p. 87-98.

⁸ Voir Victor Meunier, *La Science et les savants en 1864*, Paris, Germer Baillière, 1865, p. VIII ; P. Redondi, « Physique et apologétique. Le *Cosmos* de L'abbé Moigno et de Marc Seguin », *History and Technology*, volume 6, n°3, 1988, p. 206-207 ; Coopération pour le livre en Languedoc-Roussillon et Bibliothèque municipale de Nîmes, *Le Savant du foyer : Louis Figuier et la vulgarisation scientifique au XIX^e siècle*, Paris, Fédération française de coopération entre bibliothèques, 1993 ; sur Flammarion, voir D. Raichvarg et J. Jacques, *op. cit.*, p. 74-75.

⁹ Cité et analysé par Bernadette Bensaude-Vincent, *op. cit.*, p. 140 ; voir aussi Yves Jeanneret, *Écrire la science*, Paris, PUF, 1994, p. 11-20 ; ainsi que Denis Reynaud, « Journalisme d'Ancien Régime et vulgarisation scientifique, in Lise Andries dir., *Le Partage des savoirs*, Lyon, PUL, 2003, p. 121-134. La mauvaise perception du mot « vulgarisation » peut expliquer par ailleurs que l'on préfère actuellement parler de « médiation » : voir André Bergeron, « Médiation scientifique », *Arts et savoirs* [en ligne], n°7, 2016, consulté le 15 décembre 2016. URL : <http://aes.revues.org/876>.

périodiques spécialisés cherchent à préserver les apparences de l'exigence en ne pratiquant pas un mélange trop direct des genres, d'autant plus qu'ils cherchent à obtenir droit de cité chez les savants, à qui ils reprochent régulièrement de s'enfermer dans la tour d'ivoire de l'Académie des sciences.

Cela signifie-t-il que la presse spécialisée dans la vulgarisation scientifique renonce entièrement à la fiction scientifique ? Au sens strict, oui. Les rédacteurs aiment cependant à pratiquer le pastiche, donnant à leurs périodiques une coloration littéraire. L'enquête policière, la comédie, l'anticipation, l'horreur même s'y côtoient. *L'Ami des sciences* demeure une référence de premier plan, particulièrement dans ses brèves, qu'il s'agisse par exemple de mener l'enquête sur l'assassinat présumé d'une autruche au parc de la Tête d'Or à Lyon¹⁰, de décrire la comédie gaillarde qu'évoque la reproduction d'une vorticelle observée au microscope¹¹ ou d'évoquer les recherches d'un astronome italien qui, tel une sorcière partant « pour le sabbat », « enfourch[e] un excellent télescope » pour effectuer de nombreux voyages vers la lune¹².

Quelques occurrences vont cependant un peu plus loin en jouant sur les attentes du lecteur, lequel est implicitement invité à interpréter un titre mystérieux ou une illustration suggestive. *La Science pour tous* offre un exemple typique de fiction induite exclusivement par le titre et l'illustration. Intitulé « Une invasion de cypris », l'article en question précise que « Les habitants de la rue du Cherche-Midi ont été grandement surpris [...] de voir l'eau des bornes-fontaines et des robinets particuliers remplie de petits animaux, à peu près de la grosseur d'un pou et par conséquent très-visibles à l'œil nu¹³. » Le texte ne va pas plus loin dans l'invention littéraire, le titre de l'article lui donnant toute sa coloration fictionnelle. L'illustration lui répond directement. Jouant sur les échelles, elle place une cypris – c'est-à-dire une larve de petit crustacé – grossie des centaines de fois à côté d'un contenant de forme d'autant plus étrange que la présence des cypris y est exagérée : si elles étaient aussi grosses que des poux, cette image ne devrait pas permettre de les voir. Toutes les échelles sont donc faussées, le détail pittoresque de la végétation – qui représente le « nid » des créatures – achevant de donner l'illusion qu'il ne s'agit pas de trois images séparées, mais d'un tableau cohérent. La cypris devient donc la représentante d'une espèce « invasi[ve] » conjuguant de manière fantastique les propriétés physiologiques d'animaux disparus tels que le trilobite (sa forme générale et sa queue), et d'animaux encore vivants tels que les cervidés (les « bois »), l'escargot (il paraît invertébré), l'orque ou la baleine (sa corpulence), l'oiseau (la légende nous dit qu'il vit dans un « nid », il paraît voler et non nager) et la méduse (sa transparence). Peu importe ici ce qu'il nous évoque, l'idée étant que le principe illustratif de non cloisonnement des trois figures est rapidement court-circuité par l'imagination de l'observateur. On sait quels « romans » Max Ernst retirera de son exploration de ce type d'illustration, plus particulièrement dans *La Femme 100 têtes* en ce qui concerne la presse de vulgarisation scientifique ; on sait aussi quel fruit la médiation scientifique contemporaine peut retirer du croisement volontaire entre science, fiction et illustration¹⁴. Dans cette image, une histoire demande donc à être racontée. Cette histoire n'aurait par ailleurs pas le même intérêt si la cypris se dirigeait dans la direction inverse : l'idée d'« invasion » semble justifiée par l'image.

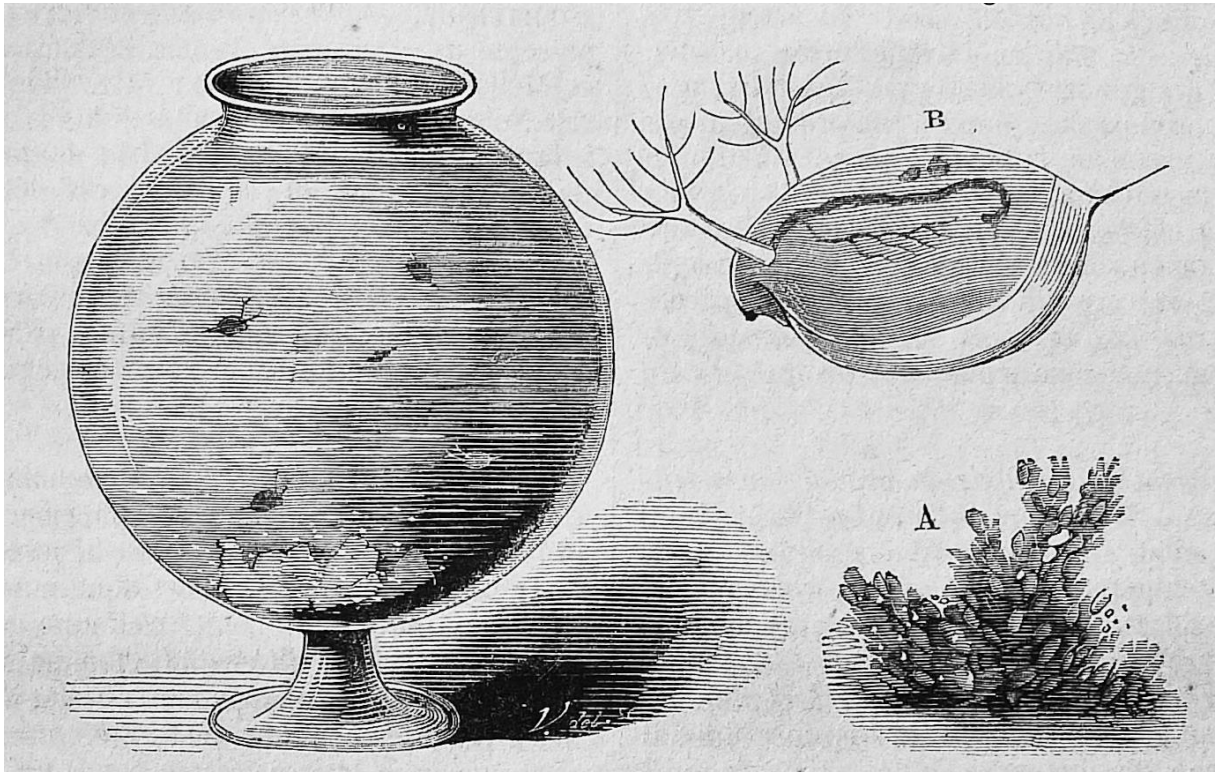
¹⁰ Friès, « Faits divers », *L'Ami des sciences*, 1862, p. 431.

¹¹ « Les amours d'un infusoire », *L'Ami des sciences*, 1855, p. 30.

¹² « La lune est-elle habitée ? », *L'Ami des sciences*, 1855, p. 40.

¹³ Le Noir, « Une invasion de cypris », *La Science pour tous*, 1858, p. 173

¹⁴ L'INSERM a par exemple organisé en 2009 une exposition intitulée *Science/Fiction, voyage au cœur du vivant*, dans laquelle se croisaient textes de fiction et de vulgarisation et collages d'illustrations extraites des œuvres de Jules Verne et d'imagerie scientifique. Voir Claire Lissalde, « Science et littérature : mélange des genres », *Arts et savoirs* [en ligne], n°7, 2016, consulté le 15 décembre 2016. URL : <http://aes.revues.org/888>.



« Vase contenant des cypris. – B. Cypris, vue au microscope. – A. Nid de cypris »
 (Illustration extraite de *La Science pour tous*, 1858, p. 173). Source : BnF

De tels exemples sont assez fréquents pour légitimer une étude et un classement systématique des textes, les brèves constituant un vivier souvent intéressant de pastiches de divers genres parmi lesquels figure l'anticipation. Une telle étude permettrait notamment de réévaluer la valeur littéraire de ce corpus, et de mettre en valeur la porosité qui existe entre les genres littéraires populaires et une écriture scientifique encore perçue comme aride et informative.

Il n'empêche que, sous le Second Empire, la presse de vulgarisation spécialisée dans les sciences ne publie aucune fiction scientifique au sens strict. Une fois donc éliminé ce type de presse, vers où se tourner pour en trouver ? Deux types de publications prédominent : les journaux généralistes à périodicité variable (du quotidien au mensuel) et les ouvrages de librairie. Le « feuilleton scientifique », selon l'expression canonique, ne renvoie pas à de la fiction : il est généralement rédigé par un vulgarisateur célèbre et consiste en premier lieu à rendre compte de l'actualité scientifique. Il se voit souvent repris en « annuaire », c'est-à-dire en volume de librairie généralement publié en décembre pour la période des étrennes¹⁵. Fait intéressant, le feuilleton scientifique est installé dans le paysage médiatique depuis les années 1830, mais il faut attendre le Second Empire pour que ces articles soient systématiquement repris en annuaires, Louis Figuier étant le premier à lancer cette vogue avec *L'Année scientifique et industrielle*, dont le premier volume paraît en 1856. L'évolution des pratiques éditoriales en matière de feuilleton scientifique a ainsi lieu au moment où la fiction d'anticipation jette ses premiers feux.

¹⁵ Parmi les auteurs d'annuaires fameux, voir Louis Figuier (*L'Année scientifique et industrielle*), Pierre-Paul Dehérain (*Annuaire scientifique*), Samuel-Henri Berthoud (*Les Petites Chroniques de la science*), Henri de Parville (*Causeries scientifiques*), Jean Rambosson (*La Science populaire*), Victor Meunier (*La Science et les savants en 1864 – et années suivantes*), André Sanson (*Semaines scientifiques*) ou encore E. Menault et A. Boillot (*Le Mouvement scientifique pendant l'année 1864*).

Le feuilleton scientifique cohabite donc avec la fiction scientifique dans les périodiques généralistes. Jules Verne est l'exemple le mieux connu de la période : avant 1863, il collabore au *Musée des familles* et au *Journal des débats*, au sein duquel il publiera en feuilletons *Cinq Semaines en ballon* (1863) et *De la Terre à la lune* (1865), lesquels seront repris par la suite en ouvrages de librairie chez Hetzel, qui fera de Jules Verne son auteur exclusif. La vogue des récits de voyages extraordinaires est ainsi lancée, offrant à l'anticipation, désormais indissociable du « voyage extraordinaire », un premier cadre que d'autres auteurs exploiteront : Henri de Parville publie par exemple le feuilleton *Un Habitant de la planète Mars* à compter de 1864 dans *Le Pays* avant de le publier l'année suivante en volume chez Hetzel. Le médecin Jules Rengade signe quant à lui, sous le pseudonyme d'Aristide Roger, un roman intitulé *Aventures extraordinaires de Trinitus. Voyage sous les flots, rédigé d'après le journal de bord de "L'Éclair"*, qu'il publie en 1867 dans le *Petit Journal*, lequel sera repris en volume de librairie dès 1868 par l'éditeur parisien P. Brunet. Ce roman est un exemple significatif de l'avenir réservé à la plupart des émules de Jules Verne : il sera réédité tout le long de la seconde moitié du siècle par divers éditeurs, lesquels dissimuleront l'âge de l'œuvre en employant parfois le pseudonyme de l'auteur, parfois son vrai nom, ou en inversant le titre, nourrissant à chaque fois pour le lecteur l'illusion d'être en présence d'un roman inédit. Contrairement à Jules Verne, les noms de Parville et de Rengade sont solidement attachés au milieu de la vulgarisation scientifique. Pourtant, aucun de ces auteurs ne publie de fiction dans la presse de vulgarisation spécialisée en science, preuve que, malgré l'existence d'un *continuum* entre fiction et réalité, certains mélanges relèvent encore du tabou. La querelle du merveilleux, qui oppose principalement Louis Figuier à Pierre-Jules Hetzel en 1863, constitue de ce point de vue un moment essentiel pour comprendre la place de la fiction scientifique dans l'espace médiatique.

Usages stratégiques du merveilleux

En 1863 paraît *La Terre avant le déluge* de Louis Figuier, édité chez Hachette. Dans la préface, l'auteur se présente comme le partisan d'une « thèse étrange » ; selon lui, « le premier livre à mettre entre les mains de l'enfance doit se rapporter à l'histoire naturelle¹⁶ ». Le texte dans son ensemble se donne pour objet principal de remettre en question les préceptes éducatifs traditionnels, lesquels favoriseraient un merveilleux extrêmement large, touchant aussi bien à la littérature qu'aux croyances religieuses et favorisant donc la « crédulité » et le « mysticisme » du futur adulte. Figuier choisit significativement de relier les récits mythologiques aux contes, aux romans populaires et à la magie des auteurs médiévaux et des prestidigitateurs :

« Notre intelligence est à peine formée qu'on s'empresse de la dénaturer et de l'abâtardir, en la traînant, dès ses premiers pas, dans les sentiers de la folie, de l'impossible et de l'absurde. On écrase, pour ainsi dire, le bon sens dans son œuf, en concentrant les idées de l'enfance sur des conceptions mensongères et contraires à la raison ; en la faisant vivre dans ce monde fantastique où s'agitent pêle-mêle les dieux, demi-dieux et quarts de dieux, ou héros du paganisme, mêlés aux fées, lutins, sylphes, follets, esprits bons et mauvais, enchanteurs, magiciens, diables, diabolins et démons, sans paraître se douter des dangers que présente pour une raison naissante la continuelle évocation de tant d'idées subversives du sens commun¹⁷. »

Notre intelligence, cette « cire molle, qui prend et conserve les plus faibles impressions¹⁸ », s'en trouverait définitivement déformée, d'autant plus que, « aux fantaisies

¹⁶ Louis Figuier, *La Terre avant le déluge*, Paris, Hachette, 1863, p. 1.

¹⁷ *Ibid.*, p. 2.

¹⁸ *Idem.*

vagabondes des légendes prétendues religieuses du paganisme, viennent s'ajouter le merveilleux et le fantastique des contes de Perrault, de Mme de Beaumont et *tutti quanti*¹⁹. » Conséquence de cette dépravation, « le jeune homme ne recherche au théâtre que la féerie, la diablerie, la fantasmagorie et l'allégorie » tandis que « dans le roman, il voit revivre les personnages qui ont occupé son enfance : Barbe-bleue, l'ogre, le marquis de Carabas ; il les retrouve dans *Monte-Cristo*, *d'Artagnan* et tous les héros invaincus des romans de cape et d'épée, types issus en droite ligne des contes de Perrault²⁰ ». En somme, « le merveilleux qui s'est emparé d'une âme à l'heure trop accessible de son éveil, ne lâchera plus sa proie²¹ ».

La charge est d'autant plus virulente qu'elle provient du vulgarisateur le plus en vue de la période, celui à qui la communauté des publicistes vient de confier la direction du Cercle de la presse scientifique, cercle cherchant à favoriser le rayonnement de la vulgarisation scientifique et imitant consciemment l'Académie des sciences dans son fonctionnement. Dans sa volonté d'amoindrir le merveilleux, Louis Figuier use d'un champ lexical très large où le « pêle-mêle » a valeur d'argument : si le merveilleux de chaque récit est à ses yeux incohérent, la masse hétéroclite de ces récits fait croître l'incohérence de façon exponentielle. Le merveilleux, nivelé par un « *tutti quanti* » supposé diabolique, devient dans l'argumentation de Figuier l'équivalent du chameau de Bactriane et de l'esclave bigarré du *Tiers Livre* de Rabelais : un monstre qui devrait provoquer tour à tour la crainte et la moquerie du peuple. Si l'on en croit donc Figuier, ce que nous appelons rétrospectivement le merveilleux scientifique est une aberration. On comprend peut-être aussi pourquoi les vulgarisateurs auteurs de fiction scientifique, tels Parville ou Rengade, publient à ce moment leurs fantaisies dans des périodiques généralistes.

Doit-on prendre les propos de Louis Figuier au pied de la lettre ? Il force probablement le trait : lui-même acceptera, peu avant 1890, de prendre la tête de *La Science illustrée*, seul périodique de vulgarisation scientifique à publier régulièrement et durablement de la fiction où le merveilleux cohabite avec la science. Le contexte encourage plutôt à voir dans cette préface un message clair adressé non pas au lecteur mais au monde savant : le vulgarisateur cherche à se légitimer en se montrant plus intransigeant qu'un académicien. La posture de Figuier est crédible sachant que son style, dont témoignent les éditions annuelles de *L'Année scientifique et industrielle*, sait rester précis et attractif sans forcer l'usage de la métaphore.

Comment comprendre alors une telle préface ? Outre la valorisation de la tâche vulgarisatrice, qu'il juge « difficile sans doute, mais assurément féconde en douces satisfactions²² », Figuier avance masqué sur au moins deux sujets : tout d'abord, et cela affleure en permanence, la religion est directement ciblée ; l'insistance du texte sur les dieux et demi-dieux de la mythologie cache mal qu'à ses yeux, la religiosité de ses contemporains est certainement aussi un « extravagant système », une « conception chimérique²³ ». C'est précisément ce que lui reprochera un certain Edmond de Générès-Sourvillé, commis de la marine en retraite, qui ne parvient pas à accepter qu'une théorie du déluge puisse être formulée en renonçant aux vérités de la foi catholique²⁴. Ensuite et surtout, Figuier cherche à se positionner sur un marché qu'il n'a pas encore conquis. La fin de la préface est explicite :

« Ce que nous avons fait jusqu'à ce jour pour les intelligences toutes formées, nous voulons le tenter maintenant pour les intelligences naissantes. Fortement pénétré des immenses avantages que présente dans le jeune âge l'étude pour le simple examen de la nature, et de la nécessité de mettre de très-bonne heure les esprits dans le chemin des vérités

¹⁹ *Idem.*

²⁰ *Idem.*

²¹ *Ibid.*, p. 4-5.

²² *Ibid.*, p. 7.

²³ *Ibid.*, p. 2.

²⁴ Voir Edmond de Générès-Sourvillé, *Lettre à M. Louis Figuier, auteur de l'ouvrage intitulé : La Terre avant le déluge*, Nice, Typographie de V.-Eugène Gauthier et C^{ie}, 1866.

scientifiques, nous avons formé le projet de composer, pour l'instruction et la distraction de la jeunesse, un ensemble d'ouvrages didactiques sur l'histoire naturelle²⁵. »

Ce public-là constitue alors le cœur de cible d'éditeurs spécialisés dans la jeunesse, éditeurs parmi lesquels Pierre-Jules Hetzel occupe déjà une bonne place. Ces éditeurs mêlent volontiers dans leurs catalogues les ouvrages à coloration scientifique ou littéraire où le merveilleux est bienvenu. Ils le font notamment pour une raison que Figuiet se garde d'invoquer mais que Pierre-Jules Hetzel ne se prive pas de lui rappeler dans la préface de l'ouvrage que signe Jean Macé en 1863, *L'Arithmétique du grand-papa* : cette « attaque à fond de train contre les fées » oublie que ces dernières ne servent pas qu'à « faire ouvrir tous grands les beaux yeux des petits enfants », mais qu'elles ont aussi pour autres fonctions de « rendre la morale plus aimable » et « la leçon plus facile et plus claire²⁶ ». Cependant, dans ce vibrant plaidoyer en faveur d'ouvrages cumulant les qualités du conte de fées et de l'exactitude scientifique, Hetzel joue malgré lui le jeu de Figuiet :

« Tout le monde n'aime pas la science à l'état brut ; le diamant n'a jamais renié les services du lapidaire. Il serait temps que gens d'imagination et gens de science, mêlant leurs richesses en vinsent à se dire ce que les plus simples comprennent : c'est qu'abondance de biens ne nuit pas, c'est que l'union fait la force, c'est que l'esprit et la science vivront mieux ensemble, et se rendront de mutuels services quand les savants parviendront à associer à leur science sinon tout leur esprit, au moins un peu de celui qu'il leur déplaît de voir aux autres²⁷. »

Hetzel classe sans nuance Louis Figuiet parmi les « savants » : voilà de quoi influencer durablement l'opinion publique. Figuiet tire ainsi bénéfice d'une querelle qui distingue par ailleurs radicalement sa méthode de celle de Pierre-Jules Hetzel. De fait, tous deux connaîtront nombre de succès de librairie dans les années qui viennent. Selon nous, Louis Figuiet fait preuve d'un talent remarquable en se montrant faussement provocant (les enfants devraient lire des livres de science) alors qu'il revendique finalement une appartenance au rang des conservateurs (les contes de fées dénaturent l'intelligence), ces mêmes conservateurs qui peuvent tenir le roman pour responsable de la dépravation des esprits fragiles. Notons par ailleurs que le premier visé, Jules Verne, n'est jamais évoqué dans la préface de Figuiet.

Il n'en demeure pas moins que la notion même de merveilleux scientifique est la grande victime de cette querelle : point aveugle de la discussion, elle n'est jamais évoquée. Figuiet n'en parle pas, sa stratégie impliquant que le merveilleux scientifique n'ait pas lieu d'être, et Hetzel l'évoque très partiellement. Si l'on en croit l'éditeur, l'imagination libre qui gouverne le merveilleux aide l'enfant à se former en favorisant son inventivité. En plaçant Jean Macé et Perrault sur un pied d'égalité, il n'évoque jamais la question d'une gradation du merveilleux et de la scientificité des œuvres, que l'association de Perrault et Macé favorisait pourtant. Dès lors, l'œuvre de Jean Macé relève-t-elle du conte ? Le merveilleux de Macé est-il celui du conte ou celui de ces fictions scientifiques que ni Hetzel ni Figuiet n'osent évoquer ?

Significativement, Hetzel place cette préface en tête de *L'Arithmétique du grand-papa*, et non en tête de *Cinq Semaines en ballon*, pourtant paru la même année. Dans ce débat, où les stratégies éditoriales priment, les deux hommes font mine de ne pas voir Jules Verne, qui est pourtant le principal concerné par ce débat. Il représente déjà le cas le plus passionnant à

²⁵ Louis Figuiet, *op. cit.*, p. 7-8.

²⁶ « Avertissement de l'éditeur » inséré en tête de Jean Macé, *L'Arithmétique du grand-papa*, Paris, Hetzel, 1863, p. 1-2. Un certain Darius Rossi, « membre de plusieurs Sociétés savantes », adressera lui aussi trois lettres à Figuiet, la première reprenant en substance et sur un ton nettement plus obséquieux le propos de Pierre-Jules Hetzel : voir D. Rossi, *La Terre avant le déluge. Réponse à M. Louis Figuiet*, Draguignan, imprimerie de P. Gimbert, 1863.

²⁷ Hetzel, *Ibid.*, p. 7.

aborder d'un point de vue critique : la morale, la science fantaisiste, la vulgarisation et le merveilleux occupent alors chez lui une place inédite, autrement plus complexe que dans les œuvres plus faciles à catégoriser de Perrault et Macé. Hetzel cherche certainement à ne pas entraîner dans cette querelle le nom et la réputation d'un homme sur qui il compte pour l'avenir ; Figuiet, lui, refuse d'évoquer un type de fiction dans lequel la science et le merveilleux ont des liens trop étroits : vanter les mérites de Jules Verne endommagerait certainement sa popularité mais l'attaquer n'augmenterait pas son crédit de « savant » auprès du public visé. Nous verrons plus bas que le positionnement de Figuiet évoluera quelque peu mais, à ce moment, tout le monde sort grandi de cette querelle : Hetzel, Figuiet mais aussi Jules Verne, qui poursuit sa carrière sans être inquiété par la controverse.

L'irrésistible ascension de Jules Verne dans le *Magasin d'éducation et de récréation*

Dès 1864, Pierre-Jules Hetzel s'attache les services de Jean Macé et Jules Verne pour lancer le *Magasin d'éducation et de récréation*. Le périodique consacre une trinité soigneusement organisée, Hetzel y signant tous ses textes d'auteur sous le pseudonyme de P.-J. Stahl. Lorsque Pierre-Jules Hetzel décède, en mars 1886, le rédacteur chargé de rédiger la notice nécrologique décrit sans ambiguïté ce système éditorial :

« Le *Magasin*, journal illustré et bi-mensuel, eut pour collaborateurs habituels MM. Jules Verne, Jean Macé et Stahl, auquel il est juste de joindre, pour sa modeste part, un aimable et fin poète, M. de Gramont. Jules Verne tint la curiosité en haleine par ses audacieux *Voyages extraordinaires*. Son domaine fut celui de l'imagination et de la fiction : c'est le grand amuseur, et l'on sait s'il a connu une longue et brillante carrière. Jean Macé, historien de la *Bouchée de pain*, prit pour lui l'instruction scientifique, mais une instruction attrayante, facile, telle à peu près que l'eût conçue Fontenelle. Stahl se chargea de l'éducation morale, et il y fut supérieur²⁸. »

Ce système n'est pas tout à fait rôdé au lancement du périodique. Il connaît quelques modulations permettant de mieux comprendre la montée en puissance du récit d'anticipation dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Observons le fonctionnement de ce système dans le détail des deux premières années : le titre coûte 50 centimes le numéro pour 12 francs l'année et compte 32 pages de format grand in-8°. Stahl et Macé sont directeurs de publication : ils ont formé pour l'occasion une société dont la durée est fixée à trente années ; Macé s'occupe de la partie éducative du périodique tandis qu'à Stahl revient la partie récréative, son *alter ego* Hetzel possédant seul, en tant qu'éditeur, la signature sociale et la responsabilité financière du titre ; les bénéfices sont alors partagés également entre les deux hommes²⁹. Jules Verne, lui, a signé un contrat l'attachant à Hetzel pour vingt ans mais il ne participe pas à la cuisine du journal. L'objectif du titre est « de constituer un enseignement de famille dans le vrai sens du mot, un enseignement sérieux et attrayant à la fois, qui plaise aux parents et profite aux enfants³⁰ », Stahl et Macé précisant dans leur avant-propos que l'« on est enfant à tout âge pour ce qu'on ignore³¹ ». Dans sa présentation du personnel, l'éditeur prend soin d'offrir à Jules Verne, qu'il tient alors éloigné de la gestion du titre, une position prééminente aux côtés de Macé :

²⁸ « Hetzel », *Magasin d'éducation et de récréation*, premier semestre 1887, p. 194.

²⁹ Voir Nicolas Petit, « Présentation d'ensemble du *Magasin*, premier journal pour l'enfance », in Médiathèque de Sèvres dir., *Jules Verne et le Magasin d'éducation et de récréation*, Fonds Hetzel/Bibliothèque-Médiathèque de Sèvres, Sèvres, 2011, p. 13 ; voir aussi Francis Marcoin, *Librairie de jeunesse et littérature industrielle au XIX^e siècle*, Paris, Champion, 2006, p. 568-582.

³⁰ P.-J. Stahl et Jean Macé, « À nos lecteurs », *Magasin d'éducation et de récréation*, premier semestre 1864, p. 1.

³¹ *Ibid.*, p. 2.

« nous n'aurions pas, non plus, entrepris cette tâche véritablement inquiétante de publier un recueil à l'usage de l'enfance et de la jeunesse, si nous n'avions été assuré du concours exclusif et précieux de l'auteur de l'*Histoire d'une bouchée de pain*, des *Contes* et du *Théâtre du Petit-Château*, de l'*Arithmétique du Grand-Papa*, si le jeune et aimable savant qui a écrit les *Cinq semaines en ballon*, M. Jules Verne, ne nous avait, comme M. Macé, assuré sa collaboration pour de longues années [...]»³².

En termes de contenu, le *Magasin* privilégie les textes inédits, ceux de Macé, Stahl et Verne en premier lieu. Il réserve aussi une place importante aux classiques réécrits non pas pour les améliorer du point de vue littéraire, mais pour corriger leurs inexactitudes scientifiques. L'importance de Jean Macé, à qui Stahl demande de valider sa réécriture, transparaît particulièrement dans le propos de l'éditeur :

« La science, grâce à Dieu, dans notre siècle si agité, a fait des pas de géant, et il est tel livre irréprochable à son origine, excellent dans son ensemble, le *Robinson suisse*, par exemple, pour n'en citer qu'un, le premier que nous devons réimprimer, qui fourmille d'erreurs graves dans les détails, et qu'il était indispensable de ne pas laisser plus longtemps entre les mains de la jeunesse avec les notions fausses en ce qui touche l'histoire naturelle, les sciences physiques et même la morale, qui y abondent et le déparent. Nos réimpressions auront donc un but : celui de mettre au niveau des progrès modernes les œuvres en quelques points vieilles et dépassées, et de les sauver ainsi de l'oubli qu'elles allaient mériter»³³.

Le contenu du premier numéro du *Magasin d'éducation et de récréation* est représentatif des intentions des directeurs : la majorité des textes est orientée vers les voyages et la science. Jean Macé figure en tête de numéro. Les textes s'y succèdent dans l'ordre suivant :

- Jean Macé, *Les Serviteurs de l'estomac, nouvelles lettres à une petite fille sur la vie de l'homme et des animaux*
- P.-J. Stahl, *La Princesse Ilsée*
- Un papa, *Petites tragédies enfantines* (poèmes illustrés)
- Jules Verne, *Les Anglais au pôle nord*
- *Le Robinson suisse* (réécrit par P.-J. Stahl)

En termes de répartition, le numéro place en premier la vulgarisation scientifique, puis la fantaisie littéraire porteuse de morale (conte, poésie), puis la fiction privilégiant l'aventure. En termes de positionnement, Verne passe donc après Stahl et Macé. La proximité des *Anglais au pôle nord* et du *Robinson suisse* fait aussi sens : certes, les erreurs scientifiques sont corrigées, ce qui place le texte sous l'influence de Jean Macé ; mais sa qualité première, celle qu'il possède initialement, le rapproche de Jules Verne. Stahl en a pleinement conscience :

« Ces passages défectueux et fastidieux [du *Robinson suisse*], aucun ne les avait lus ; or, ce qu'ils passent dans un livre n'ennuie jamais les enfants. Mais les incidents, mais les courses sur mer et sur terre, à pied, à âne ou en chariots, à dos de buffle et à dos d'autruche, mais les découvertes étonnantes arrivant toujours si à propos, mais les chasses et les pêches miraculeuses, mais les bons repas aussi variés qu'inattendus, voilà ce qui les captivait, voilà ce qui les transportait, et par là s'expliquait et se justifiait leur passion pour *le Robinson Suisse* [...]»³⁴.

Une question persiste : comment l'éditeur perçoit-il sa stratégie éditoriale ? S'agit-il pour lui de placer le plus exigeant intellectuellement (Macé) en première position pour

³² L'éditeur, « Avis de l'éditeur », *ibid.*, p. 3.

³³ P.-J. Stahl et Jean Macé, « À nos lecteurs », *ibid.*, p. 2.

³⁴ P.-J. Stahl, « Quelques mots de préface sur les améliorations spéciales apportées à cette traduction », premier semestre 1864, p. 27.

conclure sur le plus ludique (Verne et *Le Robinson suisse*) ? Et/ou pensait-il opérer un classement du meilleur au moins bon, la dernière place étant significativement occupée par la réécriture d'un roman inégal et déjà publié maintes fois ? On ne saurait trancher définitivement, mais le statut même de Jean Macé au sein de l'entreprise semble indiquer que, initialement, Hetzel lui réservait prioritairement les honneurs. Il n'empêche que l'évolution en faveur de Jules Verne est fulgurante : dès le premier semestre 1865, soit moins d'un an et demi plus tard, ses feuilletons publiés avec une régularité métronomique passent définitivement en tête des numéros du *Magasin d'éducation et de récréation*.

La façon même dont on le présente au public est aussi de mieux en mieux rôdée, le récit vernien étant rapidement caractérisé comme relevant de la géographie et de la vulgarisation scientifique. Le comte de Gramont signe par exemple dès le second volume du *Magasin* un texte dans lequel il range « parmi les ouvrages de science très-positive les travaux géographiques de M. Jules Verne, que leur forme pittoresque et dramatique rend cependant accessibles à des enfants beaucoup plus jeunes³⁵ ». Gramont classe ainsi les ouvrages de Jules Verne aux côtés de *La Plante* de Grimart, des *Révolutions du globe* d'A. Bertrand et des *Tempêtes* de Zurcher et Margollé, sans qu'il soit possible de déterminer s'il s'agit d'une pure stratégie de vente ou d'une modification réelle des perceptions. Du point de vue éditorial, les conséquences sont remarquables : à l'orée de 1870, Jules Verne fait jeu égal avec Stahl et Macé, son nom figurant à leur côté en tant que directeur du *Magasin d'éducation et de récréation*. La fiction scientifique, au sein de laquelle l'anticipation fait ses premières classes, semble totalement légitimée.

La fiction scientifique après 1870 : quelle concurrence pour Hetzel ?

Presse de vulgarisation scientifique et fiction : quels choix éditoriaux ?

Il est peu probable que la position adoptée par Louis Figuier dans *La Terre avant le déluge* soit l'unique origine de la situation dans laquelle se trouve la fiction scientifique au sein de la presse spécialisée. Figuier a plutôt adopté la position la plus efficace pour permettre au vulgarisateur scientifique de trouver sa légitimité. Toujours est-il qu'après 1870 ce type de presse demeure assez rétif à publier de la fiction scientifique, ce qui peut paraître étonnant lorsque l'on sait à quel point les années 1870 à 1890 constituent l'âge d'or de ces périodiques³⁶. Le fait que le *Magasin d'éducation et de récréation* demeure le lieu de publication privilégié de Jules Verne a certes de quoi décourager l'éventuelle concurrence, souvent fragile économiquement. Cependant, les périodiques spécialisés les plus puissants financièrement ont plutôt tendance à chercher d'emblée d'autres alternatives.

C'est le cas de *La Nature*, à qui l'on doit la transformation définitive du vulgarisateur scientifique en personnage réellement populaire. Le mérite en revient largement à Gaston Tissandier, qui à lui seul va parvenir à légitimer la presse de vulgarisation scientifique tout en lui permettant de développer de nouvelles pratiques. Tissandier est un savant, chimiste de formation et aérostatier par passion, fonction qu'il occupera dans le cadre militaire de la guerre de 1870. Lorsqu'il fonde *La Nature* en 1873, il a environ trente ans et cumule déjà aux yeux du public le triple statut de savant, aventurier et héros de guerre. Il est aussi un ancien rédacteur du *Magasin pittoresque* d'Édouard Charton, dont il va scrupuleusement appliquer les méthodes éditoriales. Il vient enfin d'obtenir la légion d'honneur, tout comme Georges Masson, l'éditeur à qui il fait appel pour lancer *La Nature*. Masson est alors plutôt spécialisé dans les ouvrages savants : *La Nature* sera sa vitrine à la fois populaire – pour son contenu et

³⁵ Comte de Gramont, « Conseils de lecture à nos abonnés », *Magasin d'éducation et de récréation*, deuxième semestre 1864, p. 191.

³⁶ Voir A. Hohnsbein, *op. cit.*, p. 176-289.

l'attrait de ses illustrations – et prestigieuse – pour les plumes qui y écrivent mais aussi pour son tarif de 50 centimes le numéro.

De fait, *La Nature* devient immédiatement la vitrine de la vulgarisation scientifique dans son ensemble. Tissandier, parce qu'il est un savant, bénéficie d'entrées privilégiées à l'Institut et au CNAM, ce qui lui permet de convaincre sans peine d'authentiques savants de venir parler de leurs travaux dans les colonnes du titre : désormais intimement mêlé au processus de vulgarisation, le monde savant ne peut plus rester fermé à la vulgarisation. Tissandier est aussi un authentique amateur de savoir-faire et d'art populaires, ce qui le pousse régulièrement à évoquer les petits jeux, les jouets, les spectacles forains, la prestidigitation, les *memorabilia* et les petits travaux d'amateurs et de bricolage : la montée en puissance fulgurante de rubriques telles que « La physique sans appareils », les « Récréations scientifiques » et « La Science pratique » en atteste directement. C'est à cette entreprise éditoriale que des auteurs aussi aimés que Tom Tit devront d'exister : l'ingénieur Arthur Good, qui publie nombre d'articles dans *La Nature*, signera effectivement sous cet alias des articles de science amusante dans *L'Illustration*, articles repris plus tard en volumes reliés, qui comptent actuellement parmi les plus connus de l'histoire de la vulgarisation scientifique.

Fort de ce prestige nouveau, le vulgarisateur scientifique n'a donc pas vraiment à se soucier de devoir rivaliser avec la fiction scientifique des périodiques généralistes. Si les tendances à pasticher sont toujours détectables et si les illustrations demeurent toujours aussi enclines à inviter le lecteur à créer sa propre fiction, ces éléments ne représentent plus qu'une composante parmi les autres éléments constitutifs de la vulgarisation scientifique. Ainsi, le *continuum* existant entre la fiction vernienne du *Magasin d'éducation et de récréation* et la vulgarisation scientifique des titres spécialisés perdure certainement aux yeux des lecteurs sans nécessairement être interrogé par les vulgarisateurs.

Cela ne signifie pas que la fiction n'existe pas dans la presse spécialisée d'après 1870, comme en témoigne le cas (développé plus loin) de *La Science illustrée*, périodique fondé en 1888, le seul de sa catégorie à faire de la fiction un argument de vente central et durable. Cependant, à cette exception près, une règle peut être établie : tout périodique spécialisé dans la science faisant de la fiction un argument de vente est un périodique fragile, économiquement ou en termes de prestige. L'ancien officier d'artillerie Henri Farjas se met par exemple en tête de publier, à compter de décembre 1889, une édition bimensuelle de sa *Revue universelle des inventions nouvelles*, qui inclut une fiction, *Dans le cratère*, signée Pierre Ferréol. Se voulant populaire, elle coûte 5 centimes pour 16 pages de livraison. C'est malgré tout un échec : cette édition paraîtra à peine six mois avant de disparaître. Le périodique *La Science française* (1891) semble quant à lui le plus hardi car il affiche en page de garde un nombre considérable de collaborateurs, parmi lesquels figure le capitaine Danrit, apprécié des lecteurs pour ses romans d'anticipation à tonalité guerrière ; *La Science française* entame notamment dans ses premiers numéros la publication d'un autre roman de Pierre Ferréol, *La Prise de Londres au vingtième siècle*. Par la suite, le périodique reprendra la fiction de Ferréol initialement publiée dans la *Revue universelle* de Farjas, modifiant au passage son titre *Dans le cratère* en *Au fond du cratère*³⁷. Dans les faits, *La Science française* connaît une histoire accidentée et fusionnera au terme d'un processus complexe avec *La Science pour tous*, les deux titres étant repris dès 1895 par le publiciste Émile Gautier³⁸.

D'autres titres spécialisés prennent frontalement le risque de la fiction : l'éditeur Bernard Tignol lance *La Science moderne* (1891) en proposant un roman signé H. de la

³⁷ Comparer la couverture du n°1 de l'édition à cinq centimes de la *Revue universelle des inventions nouvelles* (15 novembre 1889) à celle publiée dans *La Science française* (mars 1893-mars 1894, p. 35) montre que ce sont les mêmes illustrations.

³⁸ A. Hohnsbein, *op. cit.*, p. 350-357.

Blanchère, dont le titre, *Sous les eaux*, renvoie d'emblée à l'imaginaire déjà assez ancien des aventures de Trinitus. Achevée au bout d'une année, cette aventure fictionnelle ne semble pas suivie d'autres tentatives et *La Science moderne* explore dès lors d'autres stratégies éditoriales. Le lilliputien *La Science à la maison* (1896), qui se contente de dérober les trucs de science pratique à la concurrence, publie une fiction intitulée *À nous deux*, probablement signée du propriétaire même du titre, un certain E. P., lequel se sent visiblement la fibre d'un petit Verne et se sert de son titre pour mettre sa plume à l'épreuve des lecteurs. Et ne parlons pas de *Science, arts, nature*, qui annonce en décembre 1903 qu'une fiction signée Jules Gastine sera publiée dans ses colonnes : l'annonce perd toute valeur quand on sait qu'à ce moment le périodique a intégralement fusionné avec *La Science illustrée*, dont il publie l'intégralité du contenu en changeant simplement la page de couverture.

L'observation de ces divers titres permet de faire ressortir l'exceptionnelle réussite que représente *La Science illustrée* dans sa catégorie, en tant que pourvoyeuse de fiction scientifique : ce n'est effectivement qu'après son apparition en 1887 que la presse spécialisée essaiera en vain de vampiriser sa stratégie éditoriale. Cette réussite n'est cependant pas fortuite : elle n'est qu'un élément de la politique éditoriale menée par la Librairie illustrée, future Tallandier, qui cherche explicitement à concurrencer Hetzel.

La Librairie illustrée à l'assaut de Hetzel

Propriétaire de la Librairie illustrée, Georges Decaux est un éditeur éclectique. Suite au décès de son collaborateur François Polo, avec qui il avait lancé après la guerre de 1870 le journal satirique *L'Éclipse*, Decaux a transformé la Maison F. Polo en Librairie illustrée. L'étude détaillée menée par Matthieu Letourneux et Jean-Yves Mollier sur cette maison d'édition montre que la « diversification à tout-va » pour laquelle a alors opté Decaux a rapidement abouti à « un certain brouillage de l'identité de la maison d'édition³⁹ », laquelle peut aussi bien éditer *Les Travailleurs de la mer* de Victor Hugo que du Jean Richepin ou du Louis Boussenard. Cela n'en fait pas moins le rival le plus productif de la maison Hetzel à cette période.

Globalement, la Librairie illustrée reste une maison généraliste privilégiant les ouvrages de librairie et les publications hebdomadaires, principalement humoristiques ou de vulgarisation, mais une vulgarisation le plus souvent produite par des journalistes professionnels et non des savants. L'entrée « Decaux » du *Dictionnaire de biographie contemporaine* d'Adolphe Bitard donne une idée de l'orientation générale de l'éditeur en termes de presse. Entre 1869 et 1888, la Librairie illustrée publie des titres aussi divers que *Le Petit Journal comique*, *La Semaine illustrée*, *Le Musée universel*, *Le Monde pittoresque*, la *Revue de musique*, *L'Exposition de Paris*, le *Journal des Voyages*, le *Magasin littéraire*, *La Vie élégante* ou *La Science illustrée*. Certains de ces périodiques offrent une place de choix à Albert Robida, l'un des auteurs d'anticipation les mieux connus du siècle, lequel apparaît comme un atout majeur pour la Librairie illustrée : *Les Feuilletons illustrés* publie notamment son *Saturnin Farandoul* en 1878 et Decaux lui confiera la tête de la rédaction de *La Caricature* en 1880⁴⁰. De manière générale, la fiction scientifique et l'anticipation en particulier bénéficient donc d'une attention particulière de la part de l'éditeur.

Cette variété éditoriale ne cache pas une démarche visant à mettre Pierre-Jules Hetzel en difficulté. Les deux éditeurs semblent se jauger et, de 1875 à 1881, le combat fait rage en librairie : lorsque Alphonse Brown connaît en 1875 son premier succès avec *La Conquête de*

³⁹ Voir Matthieu Letourneux et Jean-Yves Mollier, *La Librairie Tallandier (1870-2000). Histoire d'une grande maison d'édition populaire*, Paris, Nouveau Monde, 2011, p. 58. Sur l'ensemble de la période, voir les pages 31-126.

⁴⁰ Sur Robida et Decaux : *ibid.*, p. 114-120.

l'air, qu'il publie chez Glady Frères et qui lui vaut d'être officiellement considéré comme le premier imitateur de Jules Verne⁴¹, Decaux propose à l'auteur de travailler pour lui et édite dès l'année suivante *Voyage à dos de baleine*. En 1877, Hetzel – peut-être dans un geste défensif – semble chercher d'autres matériaux que ceux fournis par Verne : il refuse d'éditer Paschal Grousset, auteur d'anticipation que l'on connaîtra plus tard sous le nom d'André Laurie, mais lui achète le manuscrit de *L'Héritage de Langévol* pour le faire réécrire par Jules Verne, lequel en tire *Les Cinq Millions de la Bégum*⁴². Quelques années plus tard, Verne transformera pareillement *Le Diamant bleu* de Grousset en *L'Étoile du sud*. En 1879, la Librairie illustrée fonde une « Bibliothèque d'aventures et de voyages » destinée à concurrencer la « Bibliothèque d'éducation et de récréation » de Hetzel, dont elle finira même par reprendre, sans succès, le cartonnage en 1881⁴³. Du point de vue de la librairie, Hetzel gagne haut la main l'affrontement.

Du point de vue de la presse, la situation est moins claire car la relation de rivalité, si elle existe, est moins directe et donc mieux exploitée par la Librairie illustrée : venons-en donc à la façon dont l'existence de *La Science illustrée* et de ses fictions scientifiques a été rendue possible.

***La Science illustrée* : une réussite contrastée**

La Science illustrée apparaît comme la seule réussite incontestable en termes de publication de fiction dans le corpus de presse spécialisée dans la vulgarisation scientifique : de 1887 à 1905, le périodique n'a effectivement jamais failli à proposer son feuilleton, contrairement aux échecs systématiques de la concurrence. Ce succès doit cependant être pondéré lorsque l'on considère les autres entreprises de sa maison d'édition car, sur bien des points, *La Science illustrée* apparaît comme une adaptation opportuniste du *Journal des voyages*. Tout commence le 1^{er} juillet 1875, lorsque la Librairie illustrée lance *Sur Terre et sur mer, Journal hebdomadaire de voyages et d'aventures* : ce périodique va servir de modèle à divers titres de l'éditeur, en particulier une première incarnation de *La Science illustrée*, qui paraît quant à elle le 18 octobre 1875 : le titre ne contient pas de fiction et son contenu est souvent de seconde main, ce qui ne lui permet pas de durer. À l'issue de cette période d'essais soigneusement orchestrée, Decaux cesse de publier les titres les moins rentables pour s'associer à Maurice Dreyfous afin de transformer *Sur Terre et sur mer*, sa plus belle réussite, en *Journal des voyages*. La mutation est radicale : outre le bouleversement de la maquette, le *Journal des voyages* propose d'emblée de la fiction dans des proportions spectaculaires. Marie Palewska distingue pour la période 1877-1915 un corpus de 200 romans et de 43 nouvelles publiées dans le supplément *La Vie d'aventures*⁴⁴. Le périodique publie des dizaines d'auteurs qu'il fidélise dont Alphonse Brown, ce « Jules Verne qui n'aurait jamais rencontré Hetzel⁴⁵ », ainsi que Jules Lermina, Le Faure, Maurice Champagne, le capitaine Danrit, Paul d'Ivoi ou Louis Boussenard, tous auteurs appréciés des amateurs de récits d'anticipation.

Nombre de ces auteurs vont être mobilisés au sein de *La Science illustrée*. En effet, ce que l'éditeur a réussi en mettant l'accent sur l'aventure, il va chercher à l'appliquer en mettant cette fois-ci l'accent sur le scientifique. *La Science illustrée* réapparaît donc le 1^{er} décembre 1887, moment idéal pour séduire un lectorat avide de merveilleux : le temps des étrennes se

⁴¹ Voir Daniel Compère, « Dans le sillage de Jules Verne », *Le Rocambole*, n°30, printemps 2005, p. 12.

⁴² Voir le n°51 du *Rocambole*, intégralement consacré à Laurie ; voir aussi Xavier Noël, « Hetzel et André Laurie », in Christian Robin dir., *Un Éditeur et son siècle : Pierre-Jules Hetzel (1814-1886)*, Saint-Sébastien, ACL éditions et Crocus, 1988, p.107-114.

⁴³ Voir Nicolas Petit, *op. cit.*, p. 15.

⁴⁴ Marie Palewska, « Le Journal des voyages (II) », *Le Rocambole*, n°6, p. 14. Voir aussi la liste exhaustive qu'elle dresse de ces fictions, p. 72-84.

⁴⁵ Jean-Pierre Ardoin Saint-Amand, « Alphonse Brown, le Jules Verne qui n'aurait jamais rencontré Hetzel », *le Rocambole*, n°30, printemps 2005, p. 17-68.

conjugue à celui des progrès scientifiques, augmentant l'attractivité du périodique. Signe de maturité, l'éditeur fait pour la première fois le choix de lancer un périodique concurrençant directement la référence du secteur, *La Nature*. En effet, il ne se contente plus de proposer des ouvrages et des périodiques traitant de manière privilégiée d'histoire naturelle ou de géographie : toutes les sciences deviennent son sujet. Cette maturité s'accompagne de la montée en grade d'Adolphe Bitard, vulgarisateur de profession qui a longtemps œuvré pour Decaux et qui, après avoir fondé seul *La Science populaire*, périodique au succès réel mais éphémère, est revenu les années suivantes chez son éditeur pour publier une multitude de titres traitant de mer, d'exploration, des insectes, des enfants ou de l'éducation des sourds-muets⁴⁶.

Decaux fait alors pleinement confiance à Bitard et en fait le rédacteur en chef de *La Science illustrée* : le personnel y est majoritairement composé de vulgarisateurs professionnels ayant fait leurs preuves, tels Jules Rengade ou Wilfrid de Fonvielle, l'illustration y est de qualité et la maquette ne cherche pas à imiter le *Journal des voyages* mais *La Nature*, périodique de référence en la matière : chaque numéro est donc de format petit in-4° et contient 16 pages réparties quasiment à l'identique de *La Nature*. La différence majeure réside dans le prix ; un numéro de *La Science illustrée* vaut 15 centimes et non 50. Le message est clair : pour une qualité d'impression et de texte comparable, le périodique adopte un prix réellement populaire et non un tarif digne d'un bulletin de société savante. Il réécrit au passage son histoire : ne citant jamais la première version de *La Science illustrée*, Bitard préfère annoncer dans l'article liminaire que cette nouvelle mouture est le digne successeur de son précédent succès de presse, *La Science populaire*. L'éditeur, lui, rattache *La Science illustrée* au *Journal des voyages* dans un « Avis de l'éditeur » répété plus d'un semestre durant en quatrième de couverture : selon ce texte, il s'agit d'« agrandir le champ que [l'éditeur a] ouvert avec [son] *Journal des Voyages*, si favorablement accueilli de tous, par une publication similaire, de forme attrayante et populaire, satisfaisant à la fois la tendance générale et la nécessité de nous initier aux merveilles de la nature, aux secrets de tous les phénomènes qui nous entourent⁴⁷ ».

Concurrer *La Nature* et jouer les cadets du *Journal des voyages* : telle est donc la mission que se donne *La Science illustrée*. Pour y parvenir, le périodique fait le choix de la fiction mais l'utilise à bon escient : les textes de vulgarisation demeurent toujours de bonne qualité, la science pratique et ses exercices relevant du bricolage et du divertissement sont omniprésents et, fait essentiel, la fiction ne figure pas en première page car cet argument de vente se doit d'être subtilement mis en valeur. Comme tout le reste des numéros, la fiction est le plus souvent de première main et constitue assurément un produit d'appel : si elle ne figure pas en première page afin de conserver au périodique son caractère scientifique, elle est fortement vantée dans les pages annexes des livraisons. Globalement donc, *La Science illustrée* réunit le meilleur de la presse de vulgarisation scientifique et de la presse spécialisée dans l'aventure. Cet équilibre se trouve accidentellement renforcé à l'orée des années 1890, lorsque Bitard décède soudainement et que l'éditeur propose à Louis Figuier de prendre la direction du titre : l'histoire de *La Science illustrée* est alors de nouveau réécrite pour présenter Figuier comme le fondateur originel du périodique. Bitard, qui aura œuvré la majeure partie de sa vie dans l'ombre, n'aura pas connu longtemps les feux de la rampe.

On peut certes s'étonner que Figuier accepte de diriger un périodique publiant de la fiction. N'était-il pas violemment opposé au merveilleux dont les publications de la maison Hetzel abondent ? De toute évidence, le temps à fait son œuvre : plus de vingt ans après cette polémique, Figuier lui-même avoue s'être quelque peu radouci. La préface des *Nouvelles*

⁴⁶ Sur le parcours d'Adolphe Bitard, voir A. Hohnsbein, *op. cit.*, p. 184-193 ; sur *La Science illustrée* en particulier, voir les pages 190-193 et 345-348.

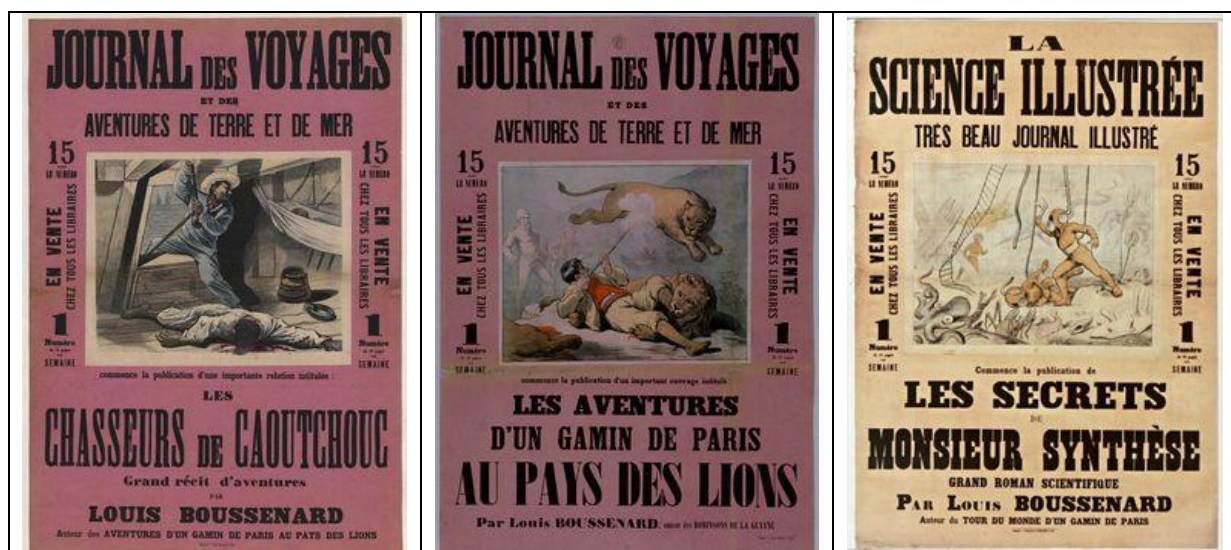
⁴⁷ Les quatrièmes de couverture sont compilés en fin de chaque volume.

Conquêtes de la science, qu'il publie en 1884, en est un bel exemple ; s'il n'y est pas question du merveilleux, il évoque sans détour avoir cherché à y développer « la partie anecdotique et littéraire » :

« Je ne voudrais pas qu'une critique discourtoise prétende que les lauriers de M. Jules Verne m'empêchent de dormir ; mais je reconnais que l'œuvre de mon honorable confrère a un peu déteint sur ma propre manière, et que, plus qu'autrefois, j'ai cédé au désir de tenir en haleine la curiosité du lecteur par l'imprévu et la variété de la narration, par la forme romanesque du récit, quand le sujet le permettait. J'ai tenté, en un mot, d'allier une œuvre littéraire à un exposé scientifique⁴⁸. [...] »

Ainsi, le parfait équilibre entre loisir et exigence scientifique semble atteint au sein de *La Science illustrée*. La fiction n'est pas l'unique moteur du périodique : c'est probablement ce qui fait sa réussite car, en ne proposant qu'une seule fiction par numéro, l'éditeur se donne les moyens de soigner ses effets d'annonce. La stratégie de lancement pour la fiction scientifique au sein de *La Science illustrée* est remarquable de ce point de vue : les cinq premiers numéros sont l'occasion de publier *Un drame dans les airs* de Jules Verne. Peu importe que le texte ait été publié pour la première fois en 1851 dans *Le Musée des familles* et qu'il ait été depuis repris en recueil chez Hetzel : la thématique aéronautique, fortement popularisée par Gaston Tissandier, est un signe adressé au lecteur ; et le fait même de publier du Jules Verne en tant que fiction inaugurale est une prise de position forte doublée d'une tentative probable d'affaiblir les éditions Hetzel, lesquelles font alors face au décès de leur fondateur. Le message est clair : le récit vernien n'est plus l'apanage d'un seul éditeur.

Tandis que cette fiction symbolique poursuit sa publication, la Librairie illustrée place dès le second numéro de *La Science illustrée* un « avis important » répété cinq semaines durant, qui martèle dans les pages annexes qu'un « grand roman scientifique » intitulé *Les Secrets de Monsieur Synthèse* et signé Louis Bousсенard est sur le point d'être entamé. Cette campagne publicitaire s'est visiblement accompagnée d'affichages immédiatement reconnaissables, la réclame pour la fiction de *La Science illustrée* reprenant toutes les caractéristiques de celles menées pour le compte du *Journal des voyages*. Seule la couleur de fond permet de distinguer immédiatement les deux publications.



Trois exemples d'affiches publicitaires vantant des romans de Louis Bousсенard, les deux premières pour le *Journal des voyages*, la troisième pour *La Science illustrée*.

⁴⁸ Louis Figuier, *Les Nouvelles Conquêtes de la science*, Paris, Librairie illustrée, Marpon & Flammarion, 1884, p. II. L'auteur remercie Valérie Stiénon pour cette référence.

Publié juste après la fiction de Verne, le roman de Boussenard s'étale sur un peu plus d'une année de *La Science illustrée*, permettant au titre de trouver son souffle et de préparer la suite. Suivront deux autres nouvelles de Jules Verne, *Maître Zaccharius* et *Les Voyages d'un habitant de Vénus*, une nouvelle d'Alphonse Brown, *Les Insectes révélateurs*, et un roman de Bleunard, *Le Spirite malgré lui*. Boussenard, qui fait alors office de tête d'affiche pour *La Science illustrée*, revient dès la fin du second semestre 1889 pour la publication de *Dix mille ans dans un bloc de glace*.

Cette première évocation du personnel produisant de la fiction pour le compte du périodique permet de pointer du doigt la forte porosité existant entre le *Journal des voyages* et *La Science illustrée*. Les deux titres partagent un nombre considérable d'auteurs : Boussenard, Alphonse Brown, Camille Debans, Prévost Duclos, Jules Lermina, entre autres, œuvrent au sein des deux périodiques, mais tous donnent davantage de textes au *Journal des voyages*, vaisseau amiral de cette offensive périodique. Se pose ici la question du choix du support : qui, de l'éditeur ou de l'auteur, décide de publier telle ou telle fiction au sein de l'un ou l'autre périodique ? Certains auteurs sont même capables de publier simultanément dans les deux titres : courant 1891, Alphonse Brown livre par exemple *La Guerre à mort* au *Journal des voyages* et *Les Tribulations d'un pêcheur à la ligne* à *La Science illustrée*. L'éditeur semble par ailleurs encourager la circulation des plumes : Frédéric Dillaye, rédacteur essentiel pour tout ce qui concerne la photographie dans *La Science illustrée*, n'y publiera par exemple aucune fiction, mais il en publiera quatre dans le *Journal des voyages* entre 1890 et 1894 : *Les Millions du Marsouin*, *Le Cirque Zoulof*, *Les Émigrants de l'Hirondelle rouge* et *Les Vêpres égyptiennes*. Il en va de même de Wilfrid de Fonvielle, vulgarisateur professionnel du même rang qu'Adolphe Bitard et qui occupe un poste de vulgarisateur touche-à-tout dans *La Science illustrée* sans jamais y publier de fiction, mais qui donnera au *Journal des voyages* un bref récit étalé sur cinq numéros de 1886, *Le Voyage d'un enragé*. Ce cloisonnement entre fiction et vulgarisation n'est pas totalement systématique : *La Science illustrée* a notamment republié dans le courant de l'année 1889 le classique de Jules Rengade, *Aventures extraordinaires de Trinitus*, privilégiant pour l'occasion le titre unique de *Voyage sous les flots*. Il n'empêche que, de manière générale, *La Science illustrée* préfère publier les fictions de ses vulgarisateurs en dehors du périodique. Faut-il en déduire que, en dépit de l'évolution personnelle de Figuiet, sa préface à *La Terre avant le déluge* exerce encore une influence sur le périodique ?

La Science illustrée sait par ailleurs sortir de son simple rôle de sœur cadette du *Journal des voyages* : au fil du temps, certains auteurs apparaissent comme étant uniquement actifs au sein de *La Science illustrée* et contribuent à lui donner sa coloration propre : Robida y publie par exemple *La Vie électrique* et *Le Vingtième siècle*, Rengade y publie quelques « Fantaisies scientifiques », le comte Didier de Chousy lui donne le fameux *Ignis* et Bleunard est un fidèle exclusif de ses colonnes.

Entre 1888 et 1905, moment de sa disparition, *La Science illustrée* aura donc publié 68 fictions, reprises incluses. Au fil du temps, une évolution sensible est observable : jusqu'en 1898, le contenu fictionnel est homogène, cohérent et de qualité constante. La cession en 1892 de la Librairie illustrée à Armand-Désiré Montgrédien et Jules Tallandier n'aura aucun impact sur ce beau parcours, les repreneurs ayant eu l'intelligence de conserver telle quelle la politique éditoriale de Decaux⁴⁹. Le décès de Louis Figuiet, survenu en 1894, n'aura pas non plus d'impact sur le contenu du titre. Jusqu'en 1898, *La Science illustrée* propose donc régulièrement des noms connus, exclusivement français et souvent de première main. Après 1898 la situation devient plus compliquée : H. G. Wells fait son apparition au premier semestre, Rudyard Kipling prenant la relève au second. Les deux auteurs s'installent dès lors

⁴⁹ Voir M. Letourneux et J.-Y. Mollier, *op. cit.*, p. 144-165.

à demeure, ce monopole des textes traduits culminant en 1901 avec la publication de *La Guerre des mondes* de Wells. D'un côté, la présence de ces noms prestigieux peut être interprétée comme une démonstration de force, car ils permettent à l'éditeur d'offrir des plumes fameuses à ses lecteurs ; d'un autre côté, cette démarche peut aussi bien cacher un essoufflement. Nous privilégions cette dernière lecture : certes, publier *La Guerre des mondes* en feuilleton est le plus sûr moyen d'augmenter son lectorat mais dès que Wells et Kipling apparaissent, *La Science illustrée* renonce de plus en plus visiblement à publier de la fiction d'orientation sensiblement scientifique. Des titres tels que *Justice arabe*, *L'Or du Fantôme-Blanc* (un « récit du Klondyke »), *Une Erreur judiciaire en Australie* ou *Dans la Brousse australienne* indiquent que, du point de vue de la fiction, *La Science illustrée* ne parvient plus à se distinguer du *Journal des voyages*. Surtout, en faisant appel de plus en plus souvent à des traductions, le périodique semble renoncer à la fiction de première main : l'éditeur a-t-il épuisé sa réserve ? Ses auteurs l'ont-ils délaissé ? Toujours est-il que, malgré la publication d'un roman prestigieux comme *La Guerre des mondes*, *La Science illustrée* ne parviendra pas à se maintenir et disparaîtra sans annonce en 1905. Dans ses derniers instants, le titre a fusionné avec le jeune *Science, arts, nature*⁵⁰ mais rien n'y a fait : lorsqu'il disparaît, il a déménagé pour s'installer à la même adresse que *La Nature*. De cela on peut inférer que Masson, éditeur heureux de *La Nature*, a acquis *La Science illustrée* pour mieux l'achever.

En dépit de la sinuosité de la démarche de Decaux, la Librairie illustrée aura représenté l'un des premiers rivaux de Hetzel sur le champ de la fiction scientifique : la part d'aventure et de science peut varier du tout au tout, l'action peut se dérouler dans le présent ou un futur plus ou moins proche, mais la science, qu'il s'agisse d'expériences fascinantes ou de moyens de voyager et de survivre dans des contrées lointaines, est omniprésente et ne constitue certainement plus l'apanage des éditions Hetzel à compter des années 1880.

Ces quelques observations permettent de mieux entrevoir les divers canaux qu'emploie le merveilleux scientifique au XIX^e siècle. La fiction scientifique représente notamment un bel exemple de la différenciation qui s'opère entre presse de vulgarisation généraliste et presse de vulgarisation exclusivement scientifique. Pour cette dernière, publier de la fiction est loin d'être une évidence, contrairement à la presse de vulgarisation généraliste qui a toujours favorisé le mariage de la pédagogie et de la fiction, facilitant dès lors la publication et la reconnaissance de l'œuvre de Jules Verne. La montée en puissance de la fiction scientifique a lieu au moment même où le vulgarisateur spécialisé dans les sciences cherche à se faire reconnaître en tant qu'instance légitime entre le savant et le grand public : Figuiet n'aura pas manqué d'y voir un fâcheux contretemps pour l'image d'une profession sur le point d'entrer dans son âge d'or. Au bout du compte, si chacun de ces phénomènes a bel et bien contribué à l'essor du merveilleux scientifique, ils auront chacun suivi une logique particulière et asynchrone.

BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE

ANDRIES Lise dir., *Le Partage des savoirs*, Lyon, PUL, 2003.

BAREL-MOISAN Claire dir., « Romans d'anticipation : une évasion du présent », *Nineteenth-Century French Studies*, vol. 45, n°3-4, Spring-Summer 2015, p. 174-256.

BEGUET Bruno dir., *La Science pour tous*, Paris, CNAM, 1990.

⁵⁰ Sur ce point voir *ibid.*, p. 60 ; ainsi que A. Hohnsbein, *op. cit.*, p. 345-348 et 368-371.

BENSAUDE-VINCENT Bernadette et RASMUSSEN Anne dir., *La Science populaire dans la presse et l'édition*, Paris, CNRS éditions, 1997.

BENSAUDE-VINCENT Bernadette, *La Science contre l'opinion*, Paris, Les Empêcheurs de penser en rond, 2003.

BERGERON Andrée, « Médiation scientifique », *Arts et savoirs* [en ligne], n°7, 2016. URL : <http://aes.revues.org/876>

CABANES Jean-Louis et LAISNEY Vincent dir., *L'Année 1855. La littérature à l'âge de l'Exposition universelle*, Paris, Classiques Garnier, 2016.

CARAION Marta, *Les Philosophes de la vapeur et des allumettes chimiques. Littérature, sciences et industries en 1855*, Genève, Droz, 2008.

CARNINO Guillaume, *L'Invention de la science. La nouvelle religion de l'âge industrielle*, Paris, Seuil, 2015.

CHARLE Christophe, *Le Siècle de la presse*, Paris, Seuil, 2004.

FELDMAN Jacqueline dir., *L'Idée de science au XIX^e siècle*, Paris, L'Harmattan, 2006.

HOHNSBEIN Axel, *La Science en mouvement. La presse de vulgarisation scientifique au prisme des dispositifs optiques (1851-1903)*, thèse de doctorat, université Lumière Lyon 2, 2016.

JAUZAC Philippe, *Jules Verne : Hetzel et les cartonnages illustrés*, Paris, Éditions de l'Amateur, 2005.

JEANNERET Yves, *Écrire la science. Formes et enjeux de la vulgarisation*, Paris, PUF, 1994.

KALIFA Dominique, REGNIER Philippe, THERENTY Marie-Ève et VAILLANT Alain dir., *La Civilisation du journal*, Paris, Nouveau monde, 2011.

LETOURNEUX Matthieu et MOLLIER Jean-Yves, *La Librairie Tallandier (1870-2000). Histoire d'une grande maison d'édition populaire*, Paris, Nouveau Monde, 2011.

LISSALDE Claire, « Science et littérature : mélange des genres », *Arts et savoirs* [en ligne], n°7, 2016, consulté le 15 décembre 2016. URL : <http://aes.revues.org/888>.

MARCOIN François, *Librairie de jeunesse et littérature industrielle au XIX^e siècle*, Paris, Champion, 2006.

MEDIATHEQUE DE SEVRES, *Jules Verne et le Magasin d'éducation et de récréation*, Fonds Hetzel/Bibliothèque-Médiathèque de Sèvres, Sèvres, 2011.

MILLET Gilbert et LABBE Denis, *La Science-Fiction*, Paris, Belin, 2001.

PIERSSENS Michel, « Vulgariser les sciences en 1855. Entre Baudelaire et Babinet », *Alliage*, n°73, mars 2014, p. 31-45/[en ligne], URL : revel.unice.fr/alliage/index.html?id=4180

RAICHVARG Daniel et JACQUES Jean, *Savants et ignorants*, Paris, Seuil, « Points », 1991.

ROBIN Christian dir., *Un Éditeur et son siècle : Pierre-Jules Hetzel (1814-1886)*, Saint-Sébastien, ACL éditions et Crocus, 1988.

SYLVOS Françoise, « L'émergence de la Science-Fiction durant la première moitié du XIX^e siècle », in Jean-Marie Seillan dir., *Les Genres littéraires émergents*, Paris, L'Harmattan, 2005.

Europe, n°870 : « La Science-Fiction », octobre 2001.

Le Rocamboles, n°5 : « Le Journal des voyages », décembre 1998.

Le Rocamboles, n°6 : « Le Journal des voyages (II) », avril 1999.

Le Rocamboles, n°30 : « Dans le sillage de Jules Verne », avril 2005.

Romantisme, n°65 : « Sciences pour tous », 1989.

Romantisme, n°80 : « L'édition populaire », 1993.

ANNEXE

Liste des romans et nouvelles publiés dans *La Science illustrée* (1887-1905)

Liste établie à partir de la collection conservée par la BnF. La majeure partie de la collection est numérisée sur Gallica.

Tome 1 – Premier semestre 1888

-Jules Verne, *Un Drame dans les airs*, p. 119, 138, 155, 171, 188.

-Louis Boussenard, *Les Secrets de Monsieur Synthèse*, p. 232, 247, 267, 282, 299, 314, 331, 347, 363, 379, 394, 408.

Tome 2 – deuxième semestre 1888

-L. Boussenard, *Les Secrets de Monsieur Synthèse*, p. 10, 28, 43, 60, 73, 90, 106, 122, 139, 156, 172, 186, 203, 220, 234, 252, 266, 282, 299, 315, 331, 347, 363, 378, 394, 411.

Tome 3 – premier semestre 1889

-L. Boussenard, *Les Secrets de Monsieur Synthèse* (fin), p. 10, 27, 42, 59, 74, 91, 106, 122, 139, 155, 171.

-Jules Verne, *Maître Zacharius*, p. 187, 203, 219, 236, 251, 269.

-Jules Verne, *Les Voyages d'un habitant de Vénus*, p. 283, 300, 316, 332, 347.

-Alphonse Brown, *Les Insectes révélateurs*, p. 353, 380, 396, 411.

Tome 4 – deuxième semestre 1889

- A. Brown, *Les Insectes révélateurs* (fin), p. 12, 27.
- A. Bleunard, *Le Spirite malgré lui*, p. 43, 59, 74, 91, 107, 122, 138, 157, 170.
- L. Boussenard, *Dix mille Ans dans un bloc de glace*, p. 186, 202, 218, 236, 251, 266, 283, 298, 314, 332, 347.
- Dr Jules Rengade, *Voyage sous les flots*, p. 353, 374, 394, 411.

Tome 5 – premier semestre 1890

- Dr. J. Rengade, *Voyage sous les flots* (fin), p. 10, 27, 43, 59, 75, 93, 109, 123, 139, 155, 171, 187, 204, 219, 235, 252, 269, 284, 299, 316, 348, 363, 380, 397, 411.

Tome 6 – deuxième semestre 1890

- A. Brown, *Une Ville de verre*, p. 12, 30, 44, 62, 76, 93, 108, 124, 140, 156, 174, 187, 204, 21, 238, 252, 270, 284, 301, 315, 332, 347, 364, 383, 396, 411.

Tome 7 – premier semestre 1891

- A. Brown, *Une ville de verre* (suite), p. 12, 28, 42, 62, 76, 90, 110, 126, 140, 155, 172, 190, 206, 218, 234, 254, 286, 300, 317, 334, 348, 366, 380, 397, 412.

Tome 8 – deuxième semestre 1891

- A. Brown, *Une ville de verre* (fin), p. 13, 27, 44, 76, 92, 110, 122, 141, 155, 174.
- A. Brown, *Les Tribulations d'un pêcheur à la ligne*, p. 203, 219, 234, 254, 266, 286, 298, 317, 332, 346, 365, 378, 394, 414.

Note : Brown publie simultanément *La Guerre à mort* dans le *Journal des Voyages*.

Tome 9 – premier semestre 1892

- A. Robida, *La Vie électrique*, p. 12, 28, 44, 58, 75, 93, 109, 125, 140, 156, 173, 188, 220, 236, 252, 270, 284, 300, 317, 332, 348, 364, 380, 396, 412.

Tome 10 – deuxième semestre 1892

- A. Robida, *La Vie électrique* (fin), p. 12, 28, 45, 59, 76, 92, 106, 124, 140, 158.
- Victorien Sardou, *La Perle noire*, p. 173, 189, 205, 221, 234, 253, 269, 283, 301, 317, 333, 349.
- Charles Epheyre, *Le Microbe du professeur Bakermann*, p. 365, 381, 397, 413.

Tome 11 – premier semestre 1893

- Camille Debans, *Histoire d'un tremblement de terre*, p. 13, 29, 44, 60, 77.
- Emile Gautier, *Le Désiré, première traversée d'un bateau sous-marin*, p. 93, 108, 125, 141, 157.
- Charles Epheyre, *Le Mirosaurus*, p. 173, 189, 205, 221, 237, 253, 269, 285, 301, 317.
- Camille Debans, *L'Île de feu*, p. 333, 349, 365, 381, 397, 413.

Tome 12 – deuxième semestre 1893

- A. Bleunard, *Toujours plus petits*, p. 13, 29, 45, 61, 77, 93, 109, 125, 141, 157, 173, 189, 205, 221, 237, 253, 269, 285, 301, 317, 333 (erreur dans la table qui indique 338), 349, 365, 381, 397, 413, 429.

Tome 13 – premier semestre 1894

- Camille Flammarion, *La Fin du monde*, p. 1, 29, 46, 61, 77, 92, 109, 125, 141, 157, 173, 189, 205, 221, 236, 253, 269, 285, 301, 317, 333, 349, 365, 381, 397, 413.

Tome 14 – deuxième semestre 1894

-Prévost-Duclos, *La Ville enchantée*, p. 13, 29, 45, 61, 77, 93, 109, 125, 140, 157, 173, 189, 204, 221, 237, 253, 269, 285, 301, 317, 333, 349, 365, 380, 397, 413.

Tome 15 – premier semestre 1895

-Georges Price, *Les Huit cents Doublons de Springfield*, p. 13, 29, 45, 61, 77, 93, 109, 125, 141, 157.

-Jules Lermina, *Le Clou*, p. 173, 189, 205, 221, 237, 253, 269, 285, 301.

-Camille Debans, *Un Duel à vapeur*, p. 317, 333, 349, 365, 381, 397, 413.

Tome 16 – deuxième semestre 1895

-Maurice Leloir, *Batailles navales de l'avenir*, p. 13, 29, 45, 61, 77, 93, 109, 125, 141, 157, 173, 189, 205, 221, 237, 253, 269, 285, 301, 317, 333, 349.

-Camille Debans, *Le Vainqueur de la mort*, p. 365, 381, 397, 413, 429.

Tome 17 – premier semestre 1896

-Comte Didier de Chousy, *Ignis*, p. 13, 29, 45, 61, 77, 93, 109, 125, 141, 157, 173, 189, 205, 221, 237, 253, 269, 285, 301, 317, 333, 349, 365, 381, 397, 413.

Tome 18 – deuxième semestre 1896

-Comte Didier de Chousy, *Ignis*, p. 13, 29, 45, 61, 77, 93, 109, 125, 141, 157, 173, 189, 205, 220, 237, 253, 269, 285, 301, 317, 333, 349, 365, 381, 397, 413.

Tome 19 – premier semestre 1897

-A. Robida, *Le Vingtième Siècle*, p. 13, 29, 45, 61, 77, 93, 109, 125, 141, 157, 173, 189, 205, 221, 237, 252, 268, 284, 301, 317, 333, 349, 365, 381, 397, 413.

Tome 20 – Deuxième semestre 1897

-A. Robida, *Le Vingtième siècle* (fin), p. 13, 29, 45, 61, 77, 93, 109, 125, 141, 157, 173, 189, 205, 221, 237, 252, 269, 285, 300, 317, 333, 349, 364, 380, 397, 413.

Tome 21 – premier semestre 1898

-C. Paulon, *Un Messager de la planète Mars*, p. 13, 29, 45, 61.

-H. G. Wells, *L'Île de l'Aepyornis*, p. 77, 93, 109. Traduit par Achille Laurent.

-Jean Bruyère, *La Peste rouge*, p. 125, 141, 156.

-C. Paulon, *Les Mines d'or du Bas-Meudon*, p. 173, 189, 205, 221, 237, 253, 269, 285, 301, 317, 333, 348, 365, 381, 397, 413.

Tome 22 – deuxième semestre 1898

-Dr Jules Rengade, *La Fleur mystérieuse*, p. 13, 29.

-Pierre Ferréol, *L'attaque de la coupole cuirassée. Episode d'un siège...en 1950*, p. 45, 61, 77.

-Dr Jules Rengade, *Une Mouche en cour d'assises* p. 93, 109, 125.

-C. Paulon, *Le Laboratoire bleu*, 141, 157, 173, 189.

-Dr Jules Rengade, *Echange de sang*, p. 205.

-V. Coupin, *Une Histoire extraordinaire*, p. 221, 237, 253, 269, 285, 301, 317, 333, 349.

-Rudyard Kipling, *Le Phoque blanc*, p. 365, 381, 397, 413. Traduit par L. Fabulet et R. d'Humières.

Tome 23 – premier semestre 1899

-Antonin Mulé, *Justice arabe*, p. 13, 29, 45, 61, 77, 93, 109, 124, 141, 157.

-Rudyard Kipling, *La Danse des éléphants*, p. 173, 189, 205, 221, 237. Traduit par MM. Fabulet et d'Humières.

-L. Beauval, *L'Or du Fantôme-Blanc*, p. 252, 269, 285, 300, 317, 333, 349, 365, 381, 396, 413.

Tome 24 – deuxième semestre 1899

- M. Beauval, *L'Or du Fantôme-Blanc*, p. 12, 29, 45, 61, 76, 93, 108, 125, 141, 157, 173, 188, 205, 221, 236, 253, 268, 285, 301.

- H.-G. Wells, *Les Pirates de la mer*, p. 317, 333, 349. Traduit par Henry d'Avray.

-Camille Debans, *Le Fou d'après-demain*, p. 365, 381.

-Wells, *L'Etoile*, p. 397, 413. Traduit par Henry d'Avray.

Tome 25 – premier semestre 1900

-Henri Coupin, *Une Erreur judiciaire en Australie*, p. 13, 29, 45, 61.

-A. Bleunard, *L'Eau de jouvence*, p. 77, 93, 109, 125, 141, 157, 173, 189, 205, 221, 237, 253, 269.

-Dr Jules Rengade, *Etranges Révélation de Madame de X*****, p. 285, 301, 317.

-Wells, *L'Oeuf de cristal*, p. 333, 349, 365, 381. Traduit par Henry d'Avray.

-Henry A. Héring, *Le Réveil de pharaon*, p. 397, 413. Traduit de l'anglais par L. Beauval.

Tome 26 – deuxième semestre 1900

-Camille Debans, *Le Paralytique*, p. 13, 29, 45, 61.

-Dr Jules Rengade, *La Famille Clopinot*, p. 77, 93, 109, 125, 141, 157, 173, 189, 204.

-Wells, *L'Homme qui pouvait accomplir des miracles*, p. 221, 237, 253, 268. Traduit par Henry d'Avray.

-Dr Jules Rengade, *Le Mal du pays*, p. 284, 301, 316.

-Wells, *Un Etrange phénomène*, p. 333, 349, 365. Traduit par Henry d'Avray.

- Rudyard Kipling, *Rikki-Tikki-Tavi*, p. 381, 397 ? (livraison manquante dans le volume consulté), 412. Traduit par L. Fabulet et R. d'Humières.

Tome 27 – premier semestre 1901

-Wells, *La Guerre des mondes*, p. 13, 29, 44, 61, 76, 93, 109, 125, 141, 157, 173, 189, 205, 221, 237, 252, 268, 285, 301, 317, 333, 349, 365, 380, 397, 412. Traduit de l'anglais par Henry-D. Davray.

Tome 28 – deuxième semestre 1901

- Wells, *La Guerre des mondes*, p. 13, 29, 45, 61, 77, 93, 109, 124, 141, 157, 173, 189, 205, 221, 237.

-Rudyard Kipling, *Quiquern*, p. 253, 269, 285, 301, 317, 333, 349. Traduit par L. Fabulet et R. d'Humières.

-Camille Debans, *L'Angoisse*, p. 365, 381, 397, 413.

TOME 29 & 30 – premier et deuxième semestres 1902

Non disponibles

Tome 31 – premier semestre 1903

-H.-G. Wells, *Dans l'abîme*, p. 13, 29, 45, 61.

-P. Maistre, *Dans la Brousse australienne*, p.77, 93, 109, 124, 141, 157, 173, 188.

-A. Bleunard, *La Pierre philosophale*, p. 205, 221, 237, manque une livraison (page probable : 252), 269, 285, 301, 316, 333

- H.-G. Wells, *Les Triomphes d'un taxidermiste*, p. 349
- H.-G. Wells, *La Pomme*, p. 365, 381. Traduit par Henry-D. Davray
- H.-G. Wells, *L'Homme volant*, p. 397, 413

Tome 32 – deuxième semestre 1903

- J. Lermina, *Maison tranquille*, p. 13, 28, 45, 61, 77, 93, 109, 125, 141.
- H.-G. Wells, *Les Argonautes de l'air*, p. 157, 173, 189, 205.
- [J.-L. Faber, *La Vieille Maison*, p. 221, à suivre... (problème de pagination... Erreur dans la compilation des livraisons.)
- Jules Lermina, *Les Fous*, p. 221, 237, 253, 269, 285, 301, 317 [histoire à suivre mais le tome s'interrompt].

Tomes 33 & 34, premier et deuxième semestres 1904

Non disponibles

Tome 35 – premier semestre 1905 [très incomplet, table des matières présente dans le tome suivant. La fiction figure désormais dans la section « Variétés »]

- C. Matamat, *Le docteur van Roscius*, p. 13, 29, 45, 61, 77, 109.
- J.-L. Faber, *La Vieille Maison*, p.125, 141, 157, 173, 189, 205, 237, 253, 269, 285, 301, 317, 333, 349, 365, 381, 397, 413.

Tome 36 – deuxième semestre 1905 [la table des matières en fin de volume est celle du tome 35]

- Jules Adeline, *L'Originale galerie Van der Velde (de Harlem)*, p. 13, 29, 45, 61, 77, 93, 109, 125, 141, 157, 173, 189, 205, 221, 237, 253, 269, 285, 301, 317, 333, 349, 365, 381, 397, 413.